LE XXe SIÈCLE.

V.

Assurément, nul ne sait combien de milliers de coups de fusil et combien de milliers de coups de canon l'on tirera dans le XXe Siècle de demain, ni quels seront les vainqueurs et les vaincus; mais si les engins de destruction et de mort, chef-d'œuvre du génie humain, sont trop terribles aujourd'hui pour que les guerres durent longtemps et deviennent une extermination généraie, les raisons et les causes de guerre n'ont malheureusement pas disparu pour cela. Il y a des *casus belli* à chaque pas, à chaque borne d'Etat et dans tout. Que si des frontières géographiques et nationales doivent se modifier ou se rectifier, avec des peuples nouveaux, affranchis et entrant dans la vie et la communauté des nations, ce ne sera probablement point avant la lutte ardente et le sort des batailles épiques. L'on se tuera avant, selon la vieille habitude, invoquant toujours le droit du plus fort. L'heure de l'arbitrage pacifique et raisonnable n'est pas encore venue, et ce n'est point croyons nous, dans le XXe siècle lui-même, malgré certains événements et certains règlements sérieux, malgré des droits affirmés dans un progrès certain et supérieur, qu'elle sonnera pour la gloire et pour le bonheur de l'humanité. L'arbitrage est encore aux mains des forts et des violents, des ambitieux et des maîtres, des empereurs et des rois, et l'*ultima ratio* des rois est toujours le canon.

Cela ne dit point, bien entendu, que les rois, plus ou moins aidés de leurs sujets et différemment alliés, ne se feront pas la guerre entre eux. S'ils devaient seuls en souffrir, il ne faudrait pas s'en plaindre, et le mal ne serait pas grand. Des rois s'entr-dévorant seraient un spectacle curieux.

Cela ne dit pas, non plus, que les peuples eux-mêmes, avec plus ou moins de succès, et sans qu'il faille les déclarer traîtres et criminels, ne feront pas la guerre à leurs rois, à leurs empereurs et à leurs maîtres!

C'est là même une guerre commencée depuis assez longtemps, peu interrompue dans son action continue, et le XIXe siècle, en créant ceux-ci et en abattant ceux-là, en faisant des empereurs que la gloire éclatante ne sauve pas et des rois constitutionnels au pouvoir amoindri et limité, n'a aucunement solidifié les trônes et garanti l'existence des personnages qui sont assis dessus. Les couronnes royales, avec leurs diamants doutenx, ont cessé d'être sacrées, et leurs adorateurs, désintéressés et sincères, deviennent de plus en plus rares, sinon tout-à-fait introuvables. La philosophie et la démocratie des temps qui raisonnent, avec une terrible audace que les révolutionnaires de partout appellent du courage, ont mis en question la légitimité des rois et la raison d'être des royautés. Quant au peuple, si longtemps fidèle et respectueux, qui fut si longtemps le bon peuple de la soumission et de l'obéissance, il a parfois l'insolence de croire et de dire que les rois sont des hommes comme d'autres, valant souvent moins que les autres, et que plus d'une reine a peut être fait de la contrebande en son temps. C'est au point, voyez-vous, que la royauté, ou dogme autrefois, est à peine un opportunisme aujourd'hui, sans valeur religieuse et morale; et l'Eglise elle-même, qui se couvrait en institutions et en vertus, ne voit plus en elle, à l'heure présente, en regardant les couronnés du siècle, qu'une forme politique à laquelle elle a cessé de donner sa haute consécration morale et sa bénédiction particulière. Le trône d'un roi du jour, pour Léon XIII, n'a pas plus de valeur que le fauteuil d'un président de République, et le pontife du Vatican se dit peut être que le roi du Quirinal ressemble beaucoup à un usurpateur.

En tout cas, si le peuple a fait ce roi, il peut bien le défaire, et la terre, sur laquelle un roi n'est qu'un mortel ordinaire, ne cesserait pas de tourner et de s'éclairer au soleil, faute de rois, d'empereurs et de personnages *ejusdem.... nominis*, mais non *numinis*.

VI

Croyons donc, sans offense à la vérité et sans mépris de la justice, que le XXe siècle, à plus d'un titre héritier du XIXe et du XVIIIe, ne réagira point contre certains principes de liberté et de démocratie qui sont désormais la foi des hommes et des peuples, et qui resteront tels. Des épreuves de différente nature, des défaites momentanées et des doutes passagers, inévitables en tout, n'arrêteront point l'éternel mouvement, le progrès voulu et la marche en avant. L'humanité ne recule pas. La vérité nécessaire aura son dégagement et son accroissement, et les principes de justice, malgré les intérêts opposés, malgré les résistances de classes et de privilèges, malgré certains antagonismes entretenus le plus longtemps possible, auront tôt ou tard leur accomplissement dans la nature humaine. Qui en doute? Les plus habiles combinaisons de ce qui paraît être la puissance ne pourront rien contre ce qui doit être et ce qui sera. Les organisations les plus formidables, celles avec lesquelles on veut parfois s'opposer à la marche du temps, sont peu de chose devant l'ouragan et le cyclone. La vérité et la justice ne se tuent pas. La trahison d'un siècle tout entier, si elle était possible, ne serait point elle-même un arrêt de mort contre la vérité, et le siècle suivant, désavouant et condamnant la trahison de son prédécesseur, reprenant bravement la tâche au instant abandonnée, ferait à lui seul l'œuvre de deux siècles bien remplis. Cela ne s'est-il jamais vu dans l'histoire des temps; et si le quinzième siècle nous paraît insignifiant, terne et sans œuvres, parce qu'il a été peut être une époque d'incubation, le seizième ne fut-il rien, ne fit-il rien et mérite-t-il le nom de paresseux? Cherchez les noms des deux hommes, l'un allemand et l'autre français, qui naquirent tous les deux en 1483, et qui conséquemment vécurent au siècle de Rabelais et de Luther. Et qui sait si, après un siècle de révolution puissante, il ne faut pas un siècle de repos à l'humanité? Oui, qui sait?

Mais ce n'est pas le XXe siècle, affirmons-le sans crainte, qui trahira la cause de la vérité et de la justice, qui reniera les principes de liberté et de démocratie nécessaires, ou même qui sera simplement indifférent ou paresseux. Pourra-t-on même l'empêcher d'être révolutionnaire, et si les révolutions ont un côté de violence que l'on doit trouver mauvais, mais qui souvent est fatal, est ce qu'il est des iniquités et des institutions arbitraires qui se suppriment absolument d'elles-mêmes? N'y a-t-il point des institutions coupables qui résistent à la condamnation et qu'il faut aider à tomber?

Ainsi, puisque nous parlons de liberté et de démocratie, c'est-à-dire de droits reconnus et indispensables dans la mesure de la raison et de l'ordre véritable, connaissez-vous actuellement un peuple plus éclairé que le peuple allemand, et si nous disons que l'Allemagne est un pays de penseurs, de savants et d'hommes audacieux par la pensée, faisons-nous injure à l'Allemagne et à son peuple?

Il est sans doute possible de détourner les hommes d'une pensée qui aura son moment d'action et d'un but qui peut inquiéter et même épouvanter les souverains. Machiavel, de son temps, indiquait plusieurs moyens dans son *Prince*, —moyens qui ont conservé son nom. Et qui ne connaît pas le *divide et impera?* Diviser est souvent régner, et les rois ne sont forts que parce que le peuple ne s'entend pas ou se comprend mal. La moindre entente ferait crouler le colosse. Pourtant, si le patriotisme invoqué, avec l'intérêt de la race et l'orgueil de la gloire, peut un instant détourner un peuple du but qui est dans sa pensée et dans son esprit, la gloire acquise et satisfaite ne console pas entièrement d'une liberté ajournée et d'une démocratie qui veut être. La crainte même d'un ennemi qui peut prendre sa revanche ne vous oblige point à la nécessité d'un maître, et la patriotisme n'est pas la vertu des rois seuls. La France, par exemple, ne fut jamais plus patriotique et plus héroïque que sous sa première république, et si l'empire le fut aussi, c'est qu'il continuait sans s'en douter l'œuvre de la république et de la Révolution française.

L'Allemagne républicaine serait-elle donc sans patrie, et si le peuple allemand est fier de son unité nationale et de son Vaterland, est-ce une raison majeure pour qu'il soit éternellement inféodé à l'empire, avec un empereur prussien sur sa tête?

Vous ne le croyez certainement pas.

VII

Si nous mettons présentement le peuple allemand en cause, le prenant même pour exemple, ce n'est assurément point par un sentiment de haine, et quand il y a haine de peuple à peuple ou de nation à nation, il faut en faire remonter la responsabilité à qui de droit. Le Français, hier, haïssait-il l'Allemand, et ce même Français est-il bien sûr de le haïr aujourd'hui? Il y a des races à qui la haine est impossible.

Mais l'Allemand, en plus d'un cas et sous plus d'un aspect, peut être invoqué, pris pour exemple ou mis en cause; et l'Allemagne, pays de "tous les hommes," selon son nom, compte depuis trop longtemps comme pays de pensée, de travail et de civilisation dans le monde pour ne point être assez grande pour la vérité. Ce n'est donc pas en Allemagne que le progrès, lui ou vaincu, détourné de sa voie ou militarisé, trahira misérablement la cause de la vérité et de la justice, et la liberté, là comme ailleurs, sinon davantage, fera son œuvre démocratique à la mesure d'un peuple de premier ordre et d'une race fière et forte.

Ainsi, disons le sans esprit de jalousie, le peuple allemand est un peuple qui pense beaucoup et sérieusement, et si l'action, chez lui, n'est pas toujours aussi prompte que la pensée ou plutôt ne répond pas exactement à la pensée, c'est peut-être parce que sa pensée continue et prolongée, patiente entre toutes, s'alourdissant de son propre poids et de sa suite, ne sait pas toujours se résumer à temps, saisir l'heure et agir à propos. Il lui manque la vivacité et l'élasticité voulues. Le sentiment du mouvement énergique et révolutionnaire semble lui faire défaut. Au reste, avant son unité politique, avec ses différentes royautés et principautés, quand ce peuple ne se connaissait pas bien et qu'il n'avait véritablement aucune capitale ou aucun Reichstag pour parler haut et pour être entendu, pouvait-il en être autrement? Les gymnases et les Universités, sans doute, permettaient toute audace philosophique et même ne s'étonnaient d'aucune théorie politique et révolutionnaire; mais le champ d'opérations et d'application, étant partout et sans moyens, n'était réellement nulle part, et la peu dangereuse théorie s'évanouissait en fumée de pipes en porcelaine et en chansons d'étudiants. Le livre du professeur lui-même avait trop de nuages et d'obscurités. Il était trop lourd, comme aussi trop savant pour le peuple. La France, tout en admirant la pensée et la science de l'Allemagne alors sans unité et sans capitale, pensait qu'il y avait trop de bière en tout cela et ne parvenait pas toujours à vulgariser sa philosophie profonde. Elle aurait dû penser aussi que la Prusse et Bismarck ne dormaient pas et ne rêvaient point dans les nuages de la philosophie. Mais on ne pense pas à tout. A cette époque, du reste, la France avait pour maître un empereur présomptueux et trop petit pour son nom.

Mais aujourd'hui, après plus d'un quart de siècle d'empire et après trois empereurs, le père, le fils et le petit fils en dernier?

Si l'Allemagne, toujours intelligente, savante et laborieuse, profitique assurément, se sent dans plus de grandeur nationale, avec un nom plus haut parmi les peuples, et se connaît également mieux, l'Allemagne peut-elle croire et dire qu'elle possède plus de liberté, plus de bonheur et une paix d'âme parfaite? L'empire avec son organisation toute militaire et tout le poids de ses armes, est-il bien le gouvernement de démocratie et de raison que réclament tous les peuples modernes? Car c'est bien lourd un empire, même pour des épaules patientes, et si l'empereur n'a pas la prévoyance et la sagesse indispensables, l'on ne peut guère affirmer que cet empire qui octroie tant, qui prélève et doit prélever des impôts sur tout, qui fait de tout homme vêtu de un soldat ou un serviteur, qui paie lui-même son tribut de faveurs injustes à l'aristocratie d'une classe, qui limite la plupart des droits à leur suppression, auquel on ne peut pas dire qu'il se trompe peut être, qu'il devrait agir autrement et que son représentant est pecable et faillible—car ce représentant est un héritier de race impériale par père et mère—vivra et commandera éternellement!

Devons-nous penser que le XXe siècle l'affirmera davantage!

VIII

Oui, si l'on disait que l'empire d'Allemagne, en tant qu'empire et gouvernement politique, a présentement des ennemis, que ses adversaires allemands sont nombreux et sérieux, et que ces adversaires et ces ennemis, républicains, démocrates, socialistes et autres, ne se soumettent pas volontiers et de bonne grâce à la loi du silence et à l'ordre du respect, l'on ne diminuerait certainement pas le nombre des incroyants et des conspirateurs, et nul n'en pourrait conclure que la propagande républicaine et démocratique, aidée par le temps, les événements et la force des choses, qui est une force de vérité, sera l'affermissement de l'empire dans la famille des Hohenzollern et sa consécration définitive comme institution. Le grand Bismark, l'homme de la force primant le droit, a voulu écraser l'élément hostile, mais sans succès, et l'empire lui-même, à cette heure qui n'est pas encore celle de l'impopularité, mais qui n'est plus celle de la force incontestée et incontestable, est obligé de compter avec cet élément qui grossit, se fortifie tous les jours et connaît maintenant son but. Connaître son but est s'en approcher. Quant aux lois et aux moyens de répression, limités forcément par une civilisation qui n'est plus celle du moyen âge, nous savons ce qu'ils valent et ce qu'ils peuvent. Ils adoucissent et calment peu. Ils multiplient tout simplement les combattants et les adversaires et leur donnent d'autant l'énergie de volonté et d'action pour la lutte et pour le triomphe. Les empires, du reste, en Europe et à notre siècle, ne peuvent plus guère être absolus. Ils sentent en eux une faiblesse morale dont ils ne peuvent pas se défendre, même en disant: *Sic volo*—"Ainsi je le veux?"—et: Guillaume II lui-même, avec une singulière intuition d'empereur dont on a un peu tort de rire, a en un instant l'intention de se faire socialiste. Il est vrai que Guillaume II, empereur, général, amiral, homme d'Etat, orateur, compositeur, artiste, prêtre et tout, pensait comme Néron dans la circonstance. Il voulait *embrasser son rival, mais pour mieux l'étouffer.*

Mais le socialisme n'est pas un naïf Britannicus, et les bras de Guillaume II ou de tout autre, même avec une épée au bout, ne peuvent ni étouffer la Révolution ni la tuer autrement. Ce sont des bras débiles contre le temps, contre la vérité et contre la justice. Et qui vivra verra.

Oui, qui vivra verra.

Mais il n'est pas besoin d'être un de ces prophètes qu'on classe parmi les grands prophètes, votre même d'être un prophète, et de comprendre la syriaque ou la langue de la vieille Babylone, pour voir que le roi Nabuchodonosor, avec sa tête ou sa couronne d'or, a des pieds d'argile, ou pour prédire à Balthazar que sa fin est proche et qu'il a vidé sa coupe dans le dernier festin de sa puissance. Et si, tout en ne leur souhaitant personnellement aucun mal, vous annoncez aux empereurs, aux rois et à ceux qui portent des couronne de souverains qui ne sont point couronnes de laurier ou de chêne, que le XXe siècle sera particulièrement dur et brutal pour eux, les respectant peu ou point, les changeant, les amoindrissant, les chassant même, vous n'êtes pas plus coupable qu'un problème donnant sa solution rigoureuse ou qu'un principe produisant ses effets inévitables. Il est des choses qui ont à peu près vécu, des institutions qui n'ont plus qu'une raison d'être très relative, des gouvernements de convention qu'une nouvelle convention modifie forcément ou fatalement, et—pourquoi non?—des erreurs et des iniquités qui n'ont pas droit à la vie éternelle et au respect de tous les siècles.

Faut-il s'en plaindre, s'en réjouir ou se montrer indifférents à tout ce qui se passe?

Nous verrons.

J. GENTIL.

LES SACRES FRANÇAIS

Les fêtes de la Russie ont touché à leur fin, et, n'était le douloureux accident que l'on sait, elles laissent à ceux qui les contemplèrent le souvenir d'indélibles merveilles, à ceux qui ne purent que lire le récit fidèle des témoins, le regret de n'y avoir pas assisté. La France, elle aussi, connut et contempla des spectacles aussi beaux. Il est permis de les rappeler aujourd'hui, et d'évoquer le tableau des deux derniers couronnements célèbres en France, celui de Napoléon Ier et celui de Charles X.

Le sacre de Napoléon Ier revit, si on peut ainsi parler, pour les générations qui ont suivi, dans l'admirable tableau de David: on n'a pas oublié l'impression qu'il produisit à l'Exposition des cent chefs-d'œuvre au Champ-de-Mars. Le moment choisi par le peintre est celui où l'Empereur, après s'être couronné de ses mains, va poser la couronne sur la tête de Joséphine, en présence du Pape, des cardinaux, des prélats, des rois, des princes, des princesses et des grands dignitaires, de toutes les illustrations de l'Empire. Napoléon est debout sur une des marches de l'autel; il est revêtu d'une longue tunique de satin blanc et d'un grand manteau de velours cramoisi, parsemé d'abeilles d'or. Joséphine est à genoux sur un carreau de velours violet, vêtue de bleu et ayant aussi un manteau cramoisi et parsemé d'abeilles. Derrière l'Empereur est le Pape, en soutane rouge et camail double d'hermine, assis dans un fauteuil et levant la main droite en signe de bénédiction.

Les relations officielles du couronnement et des fêtes, bals, revues, dîners, etc., dont il fut l'occasion remplirent des pages entières. Les contemporains qui ont consigné leurs impressions dans des mémoires ou des écrits ne savent quels substantifs inventer, quels adjectifs trouver pour exprimer leur admiration. "C'était, écrit le baron Thiébault, après la simplicité crasse du Comité de Salut public, après les chétives parades du Directoire et les préludes du Consulat, l'explosion du retour à toutes les prodigalités du faste."

Pendant les préparatifs du couronnement, pendant sa célébration, tout à Paris augmenta de valeur. Les provinciaux et les étrangers ne trouvaient des logements qu'à des prix exorbitants. Le renchérissement n'atteignit pas seulement les logements, mais tout ce qui tenait à la nourriture, aux fourrages et surtout à la toilette des femmes, et ce renchérissement se soutint trois mois. Thiebault avait destiné à son séjour dix mille francs: il lui en coûta près de trente-trois mille. Il releva une partie de ses dépenses de la façon suivante: "2,950 francs pour la quote-part de la fête que les généraux des armées de terre et de mer donnèrent à l'Empereur dans la salle de spectacle de la rue Chantereine: autant pour les uniformes nouveaux; autant pour la toilette de la générale au seul bal des maréchaux. Pour chaque fête, il fallait, naturellement, un costume nouveau; et on payait cinquante et soixante francs une coiffure de femme."

En dehors de la cérémonie du sacre, l'un des éblouissements de ces magnifiques journées fut le cortège de l'Empereur, qui se rendit des Tuileries à Notre-Dame par la rue Saint-Honoré. "L'imposant état-major, entourant la voiture de l'Empereur, resplendissait de broderies; conduit par Murat, le plus beau et le plus brillant de tous par le harnachement de son cheval, il dépassait tout ce qu'on peut imaginer. Encore est-il douteux de savoir si tout cela n'était pas moins étourdissant le jour que cela ne le fut de nuit, c'est-à-dire pendant le retour qui fut effectué par les boulevards, la rue Royale, la place de la Concorde et le jardin des Tuileries, à la lueur de mille flambeaux et au bruit des fanfares et de mille cris."

Le bal des maréchaux fut comme le bouquet de toutes ces splendeurs: il coûta vingt mille francs à chaque maréchal. Le vaisseau entier de l'Opéra ne formait qu'une salle de bal; le plafond était couvert d'une gaze semée d'étoiles scintillantes. Un trône placé à l'est de la salle dominait la vaste enceinte, bordée par plusieurs rangées de banquettes en amphithéâtre. Celles-ci étaient occupées par les invitées: on remarquait surtout deux dames russes (Hervé aurait dit: déjà!) portant chacune, nous disent les chroniqueurs, "pour plus d'un million huit cent mille francs de diamants".

Des jours du sacre de Napoléon, si fertiles en souvenirs, retenons encore celui du remplacement des anciens drapeaux et guidons par ceux que, depuis lors, on nomma "les Aigles", parce que des aigles en surmontaient les hampes. Les drapeaux de l'épopée révolutionnaire cédaient la place aux drapeaux de l'épopée impériale.

Autant le couronnement de Napoléon Ier, à Paris, avait été brillant, bruyant, militaire, autant le sacre de Charles X, à Reims, malgré l'éclat dont le gouvernement l'entoura, fut compassé, gourmé, religieux. (Louis XVIII avait songé à donner, lui aussi, à son règne la consécration traditionnelle qui avait inauguré le règne de tous ses ancêtres, mais la maladie l'en empêcha.) La Révolution croyait avoir détruit la relique de la Sainte-Ampoule, fiole remplie d'une huile intarissable qui avait servi, disait-on, à sacrer Clovis, et qu'une colombe avait apportée du ciel à saint Remi. Mais des mains fidèles avaient recueilli quelques fragments de la fiole brisée par Rubl, le commissaire de la Convention, et des parcelles du baume qu'elle contenait. "Ainsi, disait le *Moniteur*, l'huile sainte qui coulera sur le front de Charles X sera la même que celle qui, depuis Clovis, a consacré les monarques français." La cérémonie se déroula selon le rite consacré et se termina aux cris de le "*Vivat rex in æternum!*" A ce moment, des oiseleurs, suivant un antique usage, lâchèrent dans l'enceinte de l'édifice plusieurs centaines de colombes et d'oiseaux. Après la messe, le Roi remettait au grand aumônier pour les brûler la chemise et les gants qui avaient touché à la Sainte-Ampoule. Des revues, des banquets, une amnistie, une visite à l'hôpital Saint-Marceau où, suivant le vieux cérémonial, il vint *toucher les écrouelles*, tels furent les événements publics qui remplirent les trois jours pendant lesquels Charles X resta encore à Reims.

Depuis lors, ni Notre Dame ni la cathédrale de Reims ne se sont ouvertes pour une messe de sacre. N Louis-Philippe, ni Napoléon III n'on songé à le rétablir. La seule cérémonie qui rappelle, de loin, ces splendeurs tut celle du mariage de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice Eugenie, qui fut célébré le 30 janvier 1853 à Notre-Dame et où on imita autant que possible le cérémonial du mariage de Napoléon Ier. L'intérêt de la foule se porta beaucoup plus sur la jeune souveraine que sur les carrosses et les soldats. "Elle se détachait, dit Mme de La Pagerie, sous un riche diadème de diamants, entouré de fleurs d'oranger et d'un long voile de dentelles, dont les plis l'enveloppaient comme d'un nuage et tombaient jusqu'à terre.... Son émotion était si grande que l'on crut, à diverses reprises, qu'elle allait se trouver mal, et on entendit l'Empereur s'efforcer de l'encourager par de douces paroles."

Reverrons-nous de semblables spectacles? Sont-ils réservés à nos fils? *Chi lo sa?*

MONOLOGUE.

POUR RAJEUNIR HÉLÈNE.

(*Une jeune fille, les cheveux en natte lui tombant sur les épaules, avec une petite moue et un soupçon de sourire.*)

Trop jeune! On vient encore de me dire que je suis trop jeune!.... Je le serai donc longtemps encore?.... Qui sait, on me le dira peut-être toujours?.... Enfin, le fait est clair, je suis trop jeune pour trop de choses qui me tenteraient cependant beaucoup. [*Souriant tout à fait.*] Pourtant, moi, je me trouve déjà si sérieuse... quand je veux. Il est malheureux que je ne le veuille pas plus souvent, c'est possible, mais à quoi bon l'être, puisque cela ne veillit pas d'être sérieuse.

Enfin là-dessus, j'ai beaucoup de mal.... oh! mais beaucoup de mal à croire comme les autres. C'est peut-être tout de même parce qu'ils s'y connaissent mieux que moi.... [*Se redressant.*] Mais enfin quand on a [*en insistant davantage sur chaque nombre*] seize ans.... un mois.... vingt-huit jours et trente heures.... Je ne sais pas très forte en calcul et ça me serait trop long de compter les minutes; bref, à seize ans on ne devrait plus être traitée comme une [*dédaigneuse*] petite fille!.... C'est décourageant!.... J'en pleurerais volontiers.... si au lieu de me consoler on ne devait pas se moquer de moi! Le monde est si méchant, m'a déjà confié mon amie Suzanne!

Une vraie grande celle-là!..... Pour ses dix-sept ans, on a été jusqu'à lui offrir une robe longue, tout à fait une robe de dame enfin et à la dernière mode encore! D'ailleurs elle ne lui va pas du tout! J'aime bien Suzanne, mais je suis obligée de dire ce qui est, n'est-ce pas? Et je suis très sûre qu'elle m'irait beaucoup mieux à moi! Je n'ai pas de meilleure amie que Suzanne.... pour le moment, mais la vrai! elle est trop.... comment dirais-je? elle n'a pas assez. Enfin vous avez certainement compris.... Pas étonnant qu'avec tout cela ses robes ne lui allaient jamais!.... Et puis elle est trop gauche. (*Souriante.*) Il est vrai que moi, maman.... et papa donc! m'a souvent reproché d'être trop droite.... (*Effarouchée.*) Oh! qu'est-ce que je dis là.... Mes chers parents, s'ils m'entendaient! D'être trop raide, veux je dire.

(*Voix plus forte.*) "Tu as toujours l'air d'avoir avalé la règle à dessin avant d'entrer au salon," me dit mon père.

Dame! C'est qu'il n'est pas timide, lui papa! naturellement un avocat, habitué à toujours parler, à mentir aussi des fois..... oh! dans l'intérêt du client bien entendu.

Mais vous ne devineriez jamais pourquoi, là encore à l'instant maman m'a.... (*un peu plus animée.*) Non vraiment il y a trop d'injustice dans la vie!..... Et quand je songe qu'à mon âge j'ai toujours les cheveux dans le dos..... qu'ils pendent comme un cordon de sonnette! Dire que maman vient de me refuser un chignon.... et de nouveau pour l'éternelle raison! Decidement on n'aime pas à changer ses habitudes à la maison.

(*Voix de dame.*) "Tu es trop jeune, ma fille."

Trop jeune! Trop jeune! Qu'importe l'âge? Je suis plus grande que Suzanne, plus.... surtout moins.... enfant qu'elle.... (*timidement*) peut-être même dois-je l'avouer?.... plus jolie. On ne me l'a pas encore dit, mais ce sont de ces choses qu'on apprend bien toute seule. Il y a tant de glaces à la maison! J'aime beaucoup Suzanne, mais je peux vous dire ce que je pense, n'est-ce pas, et je trouve vraiment que.... Oh! En toute sincérité! Elle a un bien bon caractère certainement, mais si vous voyiez son nez!

Alors, pour dire tout le temps que je suis trop jeune pour ci, pas assez grande pour cela, il doit y avoir quelque chose la dessous! Je ne suis pas.... pas très curieuse, mais je ne serais pas fâchée tout de même de le savoir. (*Après avoir réfléchi une seconde, puis souriante et la figure illuminée.*) Mais j'y suis, j'ai sûrement deviné! Ma sœur. (*Expliquant.*) J'ai une sœur qui s'appelle Hélène, en souvenir d'Homère comme dit papa.. D'ailleurs nous sommes de Troyes! Mais elle est beaucoup plus âgée. Elle va sur ses vingt-cinq ans.... Allons bon! Voilà encore que je bavarde!.... C'est-à-dire qu'à la maison elle en a vingt-cinq, mais dans le monde (*avec une moue*), dans ce monde où l'on ne m'a jamais emmenée, elle rajeunit. [*Malicieuse.*] C'est peut-être l'effet des lumières. Enfin elle n'en a plus que vingt.... N'allez pas répéter cela au moins, c'est un secret de famille qui lui ferait du tort pour son mariage. (*Expliquant.*) Très bien mis, très parfumé, avec une toute petite moustache et de très grands cheveux, un monsieur que nous rencontrons partout et dont on parle souvent comme par hasard.... Papa connaît beaucoup son notaire.

Mais alors je comprends de mieux en mieux. La natte dans le dos, les robes courtes, les: Tu es trop jeune! de maman, les: cette petite! de papa, tout cela c'est pour rajeunir Hélène!

[*Riant.*] C'est curieux, maintenant que je sais ce qui se passe dans la vie, je voudrais bien voir Hélène mariée! Cette bonne Hélène, elle serait si heureuse! Et moi, j'aurai un chignon.

Le cinquantenaire de M. Saint-Saens.

Dans ses *Lettres du vicomte de Launay* Mme de Girardin rapporte ce que le monde de 1845 pensait des pianistes célèbres qui se partageaient alors les enthousiasmes. "Thalberg, écrit-elle, est un roi: Liszt est un prophète: Chopin est un poète: Herz est un avocat: Kalkbrenner est un ménestrel: Mme Plevel est une sibylle: Dohler est un pianiste."

Quelques mois après cette chronique, en mai 1846, un nombreux public était attiré salle Pleyel par la curiosité d'entendre un enfant de dix ans tenter ce dont ni Thalberg, ni Liszt, ni Chopin, ni les moindres dieux ne s'avisaient à cette époque: exécuter deux œuvres classiques, deux œuvres maîtresses, un concerto de Mozart et un concerto de Beethoven, et, comme intermède, offrir des choses étrangères encore aux publics d'alors: un air varié et une fugue de Handel, un prélude et une fugue de Bach. C'est ainsi qu'à dix ans le petit Camille Saint-Saëns, à côté du roi, du prophète, de la sibylle et des autres célébrités du piano romantique, révéla d'un coup ce qu'il devait être: un admirable musicien.

Un musicien de pied en cap. C'est l'impression que nous donne le portrait public au lendemain de ce concert victorieux par le journal *l'Illustration*. Le jeune Saint-Saëns est assis, les mains sur le clavier. La tête semble exhaussée par le grand collet de l'habit—un habit d'enfant anglais, sans queue—et par la large cravate blanche nouée avec le seul tendre de mains maternelles. Le front est déjà très développé, sous la calotte de cheveux longs et souples, inégalement partagés. Le regard retient surtout, vivant et réfléchi, l'œil du petit Saint-Saëns à cette expression que l'on doit retrouver dans celui du solitaire d'aujourd'hui, quand il écoute les voix intérieures ou celles de la nature lointaine ou va se réfugier son éternel ennui.... Ce crayon si simple existe-t-il encore? Nous ne savons.

Quelles furent les premières impressions de cet éternel distrait qui s'appelle le public en face de cette personnalité déjà si accusée? Le critique de la *Gazette musicale*, qui faisait autorité alors, déclare que, "bien que les enfants terribles, sous le nom d'enfants phénomènes et de petites merveilles, soient usés, il est impossible de ne pas reconnaître tout ce qu'il y a d'étonnant, de joli, de charmant dans le petit élève de M. Stamaty". Le chroniqueur musical de l'*Illustration* insiste sur l'analogie frappante de ce début avec celui de Mozart.

Son enfance, dit-il, offre des particularités qui rappellent les premières années de Mozart. A vingt-deux mois, ramené de la campagne, tout est pour lui sensation musicale, le son des pendules, le bruit des gonds de portes. Les cris des marchands ambulant le rendent muet d'étonnement; il court d'une chambre à l'autre pour compter tous les sons nouveaux..... La première fois qu'il entend un piano, l'enfant transporté s'approche de l'instrument, y pose un doigt, puis un autre, forme des accords. Il veut connaître la relation qui existe entre les signes noirs qu'il voit sur le papier et ces touches. On lui promet de satisfaire sa curiosité dès qu'il saura lire. A l'âge de deux ans et demi, il lit couramment; à trois ans il écrit la musique qu'il compose déjà. On a conservé quelques-unes de ses premières phrases musicales et notamment des valses faites à cinq ans..... L'improvisation lui plaît, et c'est surtout par les sujets religieux qu'il se sent inspiré..... Mais ce n'est pas seulement par son exquise organisation musicale que cet enfant se fait remarquer. Il montre une égale aptitude pour l'étude des sciences exactes, de l'histoire naturelle, de la mécanique.....

N'est-ce pas là, en raccourci, devine à dix ans, tout Camille Saint-Saëns, le grand musicien, et en même temps l'esprit noblement curieux de tout ce qui se passe dans l'univers, et qui a pour livre de chevet l'Annuaire du bureau des longitudes aussi bien que les cantates et les messes de J.-S. Bach? Est-ce dire assez? Non, l'invisible, le mystère, l'occulte l'attirent....

Mais cela nous mènerait trop loin de dire toutes les songeries de cet esprit surprenant. Tenons-nous en à ces souvenirs d'un début qui date de cinquante ans et que le maître et ses amis ont voulu commémorer de la façon la plus digne. L'autre soir, Camille Saint-Saëns est remonté sur cette estrade de la salle Pleyel où il s'est révélé. Il n'y a pas eu dans ce jubilé, le moindre désir de gloire. C'était une généreuse pensée qui rappellait Saint-Saëns au clavier. Il a joué pour la grande famille musicale, au profit de l'Association des artistes musiciens. Voici le programme de cette soirée:

Ouverture des *Noces de Figaro* par une partie de l'orchestre du Conservatoire que dirigeait M. Taffanel.

Cinquième concerto pour piano et orchestre, que Saint Saëns vient d'achever.

Introduction du 2e acte de *Phryné* (orchestre).

Romance pour flûte et orchestre, œuvre récente aussi, exécutée par Taffanel.

Transcription pour piano de la mort de *Thais*.

Deuxième sonate pour piano et violon, encore une nouveauté, que Saint-Saëns a exécuté avec Sarasate.

Concerto en *si bémol* de Mozart, par Saint-Saëns, le même qu'il joua en 1846.

La soirée triomphale par laquelle Liszt fit ses adieux au public, en 1873, à Vienne, n'a pas eu plus d'éclat que celle où l'un des plus grands musiciens de l'école française a, pour une œuvre charitable, évoqué le souvenir de ses premiers débuts.

CONNAISSANCES UTILES.

BIFSTECKS A LA PAYSANNE POUR SIX PERSONNES.

Recette.

Barrer un plat à gratin, y mettre un petit oignon émincé, couper en rondelles des pommes de terre épluchées en mettre un lit sur le fond du plat, y placer alors cinq à six petits bifstecks pris dans le faux pilet que vous saupoudrerez d'un autre oignon haché assaisonné.

Mettez encore un lit de pommes de terre coupées en rondelles, puis un petit oignon haché. Mouillez à hauteur avec du bouillon fait à l'*Extrait de Viande Liebig* pour un verre d'eau bouillante salée, que demi-mitrée à café d'*Extrait de Viande Liebig*. Bien couvrir le plat et mettre à four doux pendant une heure. Servir dans le même plat.

Recette pour la santé de tomates à la provençale: coupez vos tomates en deux et pressez chaque morceau pour en extraire l'eau et les graines, sautez les vivement à la poêle dans l'huile bouillante, assaisonnez de sel et de poivre et laissez les cuire quelques minutes sur feu vif pour en extraire l'humidité; ajoutez y une gousse d'ail hachée et, au moment de servir, un peu de persil haché.

Lorsque les objets en ivoire ont une teinte jaunâtre désagréable, voici comment on peut les régénérer: on les enduit tout d'abord au pinceau ou avec un morceau de flanelle d'une légère couche d'essence de térébenthine, puis on les expose au soleil pendant trois ou quatre jours.

FEUILLETON.

Le Châtiment.

PAR HENRI RIVIERE.

I

—Suite—

Edmond ne répondit pas. Il avait peut être les mêmes pensées que son amie. Le mystère dont ils étaient contraints de s'envelopper, ces démarches furtives, ces ruses de nuit, ces allures de malfaiteurs les humiliaient et leur pesaient; c'est qu'ils n'étaient déjà plus à l'âge où on les porte légèrement.

L'amour est fait surtout de jeunesse et d'inconscience; il a pour lui la fièvre du sang, la folie des espérances et des désirs, l'ignorance de la vie: aussi a-t-il presque le droit, dans son emportement qui ne raisonne pas, de marcher devant lui quand même à travers les obstacles et les fautes. Plus tard, il n'en est plus ainsi. L'affection, si profonde et si émue qu'elle soit, se juge et se condamne; elle a ses scrupules et ses craintes, le sentiment du prestige qui l'abandonne et de la dignité qui lui fait défaut; elle n'a plus assez de sa croyance en elle, répugne aux stratagèmes, gemit enfin de ne se justifier et de ne s'affirmer à ses propres yeux que par ses douteuses et passagères jouissances, qui ne lui seraient plus pardonnées si elles étaient découvertes.

Edmond et Mme Destrade en étaient là. Une vague tristesse les envahissait. Peut-être réfléchissaient-ils qu'ils s'aimaient depuis six années, d'une façon détournée et précaire, et qu'ils n'auraient jamais l'espoir de s'aimer autrement.

Ils étaient assis l'un près de l'autre, et Marthe avait appuyé sa tête sur l'épaule de son ami.

Edmond contemplait ce visage doux et charmant, que la mélancolie rendait plus touchant encore. Il l'analysait aussi. Mme Destrade en arrivait à ce léger déclin de la jeunesse qui ne se trahit pourtant qu'à de délicates atteintes. Il y a comme un attrait de plus à cette beauté qui se voile. Les cheveux, moins abondants, plus fins, se soulevaient sur les tempes à un souffle invisible. L'œil humide, un peu pâli, se cernait sous la paupière de morbidesse et de passion. Il y avait tout auprès, ainsi que sur le front, des rides minces qui témoignaient du retour constant des mêmes joies et des mêmes soucis. Les lignes du visage, moins fermes, s'étaient arrondies sous une grâce flottante, la chair était nacrée et transparente.

Edmond sentait Mme Destrade toute à lui et se prit pour elle d'une pitié douce, d'une tendresse rêveuse: n'en était-il pas, comme elle, à cette période un peu solennelle où l'homme ne recommence ni ses affections ni son existence, où il ne saurait plus dévier de la voie qu'il a suivie, car son cœur ne battra ni d'autres espérances ni de sensations nouvelles?

Il vit que Mme Destrade pleurait, et il la serra dans ses bras.

—De quoi vous affligez-vous, lui dit-il, puisque je vous aimerai toujours?

—Oh! oui, dit-elle, aimons-nous; tout est là, et le reste n'est rien